

Ordre et arrogance dans la tragédie *Les Bacchantes* d'Euripide

Francis Drossart

DANS **TOPIQUE 2015/3 n° 132**, PAGES 57 À 64

ÉDITIONS **ASSOCIATION INTERNATIONALE INTERACTIONS DE LA PSYCHANALYSE (A2IP)**

ISSN 0040-9375

ISBN 9782847953312

DOI 10.3917/top.132.0057

Date de mise en ligne : 30/11/2015

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-topique-2015-3-page-57?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Association Internationale Interactions de la Psychanalyse (A2IP).

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Ordre et arrogance dans la tragédie *Les Bacchantes* d'Euripide

Francis Drossart

Que se passe-t-il lorsque l'arrogance prend prétexte du maintien de l'ordre pour se donner libre cours dans toute sa démesure ?

Défier les dieux, c'est le crime suprême chez les Grecs, celui qui ne souffre aucun pardon. De multiples exemples des effets funestes de cette démesure parcourent *L'Iliade* et *l'Odyssée*; et l'on pourrait dire que presque toutes les tragédies grecques la mettent en scène. La tragédie des *Bacchantes* d'Euripide ne fait pas exception à cette règle. Elle a ceci de particulier que l'arrogance de son héros (au sens du bouc émissaire), cherche à se revêtir des vertus du maintien de l'ordre, alors que précisément, en ne respectant pas la place de l'une des divinités (Dionysos en l'occurrence), il enfreint gravement l'ordre cosmogonique.

Un bel exemple d'arrogance nous est fourni par Freud, dans *L'Interprétation des rêves*. Il s'agit du rêve du *Comte Thun*, un rêve très complexe qu'il serait trop long d'exposer ici. Je n'en retiendrai que deux fragments.

Le premier fragment, dont l'interprétation se révèle assez avouable, tourne autour de la rivalité et du persiflage exprimés par le rêveur vis-à-vis d'un haut personnage de l'État, le Comte Thun (en allemand, *Tun*: action) surnommé par la presse d'opposition le Comte *Nichtstun* (inaction). Freud éveillé se sent vis-à-vis du pouvoir établi dans une disposition quasi-révolutionnaire, inspirée par la comédie de Beaumarchais où Figaro se dresse contre le Comte. L'un des détails du rêve nous y ramène : « L'attitude arrogante du Comte, dans le rêve, je l'ai vue au lycée quand j'avais quinze ans. »

Mais le dernier fragment du rêve amène à des associations moins glorieuses, liées à certains souvenirs infantiles de Freud. « Je me trouve de nouveau devant la gare, mais je suis avec un vieux monsieur... Le vieux monsieur est aveugle

ou borgne tout au moins, et je lui tends un urinal... Je suis donc son infirmier, et je dois lui tendre l'urinal parce qu'il est aveugle.» Deux souvenirs infantiles sont ici évoqués. «Il paraît que vers deux ans je mouillais encore mon lit de temps à autre. Un jour où l'on me faisait des reproches à ce sujet, j'avais voulu rassurer mon père en lui promettant que je lui achèterais un beau lit *neuf, rouge*, à la ville voisine...» Toute la folie de grandeur de l'enfant est contenue dans cette promesse. L'autre souvenir se situe à l'âge de sept-huit ans. «Un soir, avant de me coucher, j'eus l'inconvenance de satisfaire un besoin dans la chambre à coucher de mes parents et en leur présence. Mon père me réprimanda et dit notamment : «On ne fera rien de ce garçon». Cela dut m'humilier terriblement, car mes rêves contiennent de fréquentes allusions à cette scène ; elles sont régulièrement accompagnées d'une énumération de mes travaux et de mes succès, comme si je voulais dire : «Tu vois bien que je suis tout de même devenu quelqu'un.» Cette scène explique la dernière image du rêve ; naturellement, les rôles y sont échangés, par vengeance. L'homme âgé, mon père sans doute — le fait qu'il soit borgne doit se rapporter à son glaucome — urine maintenant devant moi, comme moi jadis devant lui.»

Bion avance la distinction suivante : «Pour mieux cerner la signification que j'entends donner au terme d'arrogance, je dirai que dans une personnalité où les pulsions de vie prédominent, l'orgueil devient respect de soi, tandis que dans une personnalité où les pulsions de mort prédominent, l'orgueil devient arrogance¹.»

Nous accorderons au fondateur de la psychanalyse de s'être plutôt situé dans le premier cas de figure. Il a mis ses tendances mégalomaniaques au service de la découverte de la psychanalyse (cf. le rêve dit *L'injection faite à Irma*).

Je présenterai ici un cas du deuxième type, celui où l'arrogance est mise au service de la destruction, sous couvert du «maintien de l'ordre». Il s'agit du personnage de Penthée, protagoniste des *Bacchantes* d'Euripide. Mais quelques considérations théoriques s'imposent préalablement.

La notion de défense maniaque, en tant que mécanisme de défense vis-à-vis de la position dépressive, a été énoncée par Melanie Klein et reprise par Winnicott. Les phases précoces du développement psychique reposent sur des fantasmes omnipotents qui sont des défenses contre l'expérience de séparation et de dépendance. Fidèle à sa conception du narcissisme primaire, Winnicott décrit le sentiment d'omnipotence comme une aire protégée depuis le début et qui doit résister à l'empiètement. Les auteurs kleiniens, au contraire, suivant en cela H. Rosenfeld et H. Segal, rattachent cette omnipotence aux aspects négatifs du narcissisme. Klein reprend la notion freudienne d'introjection de l'objet perdu (*Deuil et Mélancolie*). Mais contrairement à Freud, elle postule l'existence d'une phase de triomphe au décours du deuil normal.

1. Bion, L'arrogance, in *Réflexion faite*.

Le déni maniaque se caractérise par une triade : contrôle omnipotent de l'objet, triomphe et mépris. Mais Segal insiste clairement sur la différence entre déni maniaque et déni schizo-paranoïde. Dans le déni maniaque, les défenses sont spécifiquement dirigées contre les sentiments d'angoisse dépressive et de culpabilité. En cela, il correspond à un certain état d'intégration. Klein insiste sur le fait que le déni maniaque, en tant que défense organisée, n'est pas forcément pathologique. En cela, elle s'oppose au déni omnipotent, celui-ci étant un phénomène psychopathologique directement relié à l'envie et à la pulsion de mort. La différence entre déni maniaque et déni omnipotent est relative à la nature de l'objet dénié. Dans le simple déni maniaque, il s'agit du sein en tant que bon objet externe, considéré comme remplaçable (« Un de perdu, dix de retrouvés ! »). Dans le déni omnipotent au contraire il s'agit du sein en tant que bon objet intériorisé, prototype de l'appareil à penser décrit par Bion. C'est la source de la vérité et de la recherche de connaissances qui est ici tarie. Nous devons à Meltzer, dans son ouvrage *Le Claustrium*, une description d'un monde mafieux désabusé dont les habitants se situent fantasmatiquement à l'intérieur du rectum maternel, sous le contrôle d'un chef omnipotent, le grand pénis fécal, qui concentre sur lui toutes les parties sadiques et qui s'oppose violemment à toute investigation. Nous sommes ici dans un monde où le déni omnipotent est érigé en profession.

Dans un autre texte, Bion résume ainsi sa conception du drame oedipien² :

- *La sphinge pose une énigme et se donne la mort dès que la réponse est apportée ;*
- *L'aveugle Tirésias sait la vérité et déplore la résolution du roi de se mettre en quête de ce savoir ;*
- *L'oracle provoque la quête déplorée par Tirésias ;*
- *Le roi, au terme de sa quête, est frappé d'exil et de cécité.*

Tels sont les éléments du récit que nous pouvons discerner parmi les ruines de la psyché où nous ont conduit les références éparses à la curiosité, à l'arrogance et à la stupidité.

Il faut ici noter une contradiction apparente entre ce discours portant sur le drame de la curiosité, et l'accent mis par Freud sur le caractère normal de la curiosité sexuelle, dans les *Trois Essais*, *Le petit Hans*, et au fond dans toute son œuvre. Curiosité normale déclenchée par ces *messages énigmatiques* que décrit Laplanche, et qui ouvrent la voie à ces *mythes magico-sexuels* décrits par S. de Mijolla-Mellor. Si en effet nous adoptons un vertex bionien, nous dirons que, dans le cas du déni omnipotent, la passion de connaissance *est vectorisée* ici par la haine, s'exprimant sous la forme du narcissisme destructeur. Celui-ci étant l'expression directe de la pulsion de mort. C'est ici que nous situerons le drame de l'*hubris* qui est le sujet de la tragédie grecque en général, et des *Bacchantes*

2. Bion, *Éléments de la psychanalyse*, tr.fr. p. 48-53.

d'Euripide en particulier. C'est la rencontre tragique entre un souverain psychorigide (Penthée), se voulant garant d'un certain ordre, et son cousin Dionysos, qui représente la part de désordre qu'il est bon de laisser aux dieux...

« Dionysos a quitté la Lydie avec une troupe de Ménades dont, vêtu en prêtre, il est censé n'être que le conducteur. Le voici dans le royaume de Cadmos son grand-père, à Thèbes, près du tombeau de sa mère Sémélé, la foudroyée de Zeus. Autour du tertre, où brûle une flamme immortelle, il a fait pousser une vigne miraculeuse. La ville est muette. Ino, Autooné et Agavé, les filles de Cadmos, ont refusé de croire à la maternité divine de leur sœur Sémélé. Un mystérieux égarement s'est emparé d'elles et les a chassées vers le Cithéron, toutes les femmes de Thèbes à leur suite. Sur quoi deux vieillards décident d'aller les rejoindre : Cadmos lui-même et le devin Tirésias. Cadmos n'est nullement convaincu de la divinité de son petit-fils, mais il estime qu'en accordant le culte demandé il sert l'honneur et l'intérêt de sa famille. Comme Tirésias, il pense aussi que le plus sûr est toujours de suivre les usages. Le principe semble mal s'appliquer au cas présent, puisqu'il s'agit d'admettre un dieu nouveau. Mais, dans l'esprit des deux vieillards, la tradition qu'ils allèguent n'est pas autre chose que la tradition respectueuse des cités antiques envers toutes les manifestations du divin ; elles étaient généreusement ouvertes à tous les cultes³... »

Ne s'agit-il pas ici du *besoin de croire* décrit par S. de Mijolla-Mellor ? »

« En face de cette sénilité prudente se dresse Penthée, fils d'Agavé, cousin de Dionysos, un rationaliste honnête et borné. Son refus est catégorique. Lui vivant, les orgies ne souilleront pas cette cité dont son grand-père lui a commis le gouvernement. La sévérité envers les femmes a toujours été un indice de haute moralité. Celle de Penthée, le type même du conservateur, est extrême : où va une communauté qui les autorise à sortir librement, à s'ébattre dans la montagne, à boire du vin ? Toutes les Bacchantes thébaines que ses gardes parviennent à saisir, il les fait enfermer⁴. »

C'est ainsi que Michel Foucault, lorsqu'il évoque le *grand enfermement*, montre que celui-ci associe « les criminels, les fous et les libertins ».

« Quant à celui qui les excite à la débauche, ce prêtre lydien qui ressemble à ses dévotes, avec sa robe traînante et ses longues boucles, qu'on s'empare de lui ! Un homme qui ne rougit pas d'avoir l'air d'une femme ne peut être que méprisable.

Bien loin de résister, Dionysos en souriant tend les poignets pour qu'on l'enchaîne. Tant de facilité inquiète les gardes qui balbutient des excuses. Mais les Bacchantes thébaines se sont mystérieusement échappées de leur cachot et d'étranges miracles se produisent coup sur coup. Le plus étonnant est le

3. Delcourt-Curvers M., *Notice sur Les Bacchantes*, op.cité, p.1207-12.

4. *Ibid.*

progressif envoûtement du rationaliste par celui qui représente la revanche des forces primitives sur la civilisation. Le puritanisme de Penthée a une faille. Le jeune roi sûr de lui prête volontiers des motifs bas à ceux qui lui résistent, et voit partout des désordres de conduite. Persuadé que ce sont les plaisirs interdits qui attirent les Bacchantes vers les solitudes de la montagne, il brûle d'en être témoin⁵. »

Je rappelle ici que sa propre mère faisant partie des Bacchantes, Penthée se voit ici confronté à la fois au sentiment de honte et d'excitation d'un adolescent confronté à la vie sexuelle de sa mère. Il est partagé entre son surmoi psychorigide veillant au maintien de l'ordre dans sa Cité, et à son désir voyeuriste de surprendre le désir de sa mère.

« Dionysos lui offre de l'y conduire : que le roi consente seulement à revêtir la tenue du Bacchant. Penthée refuse, hésite, accepte. Or, il est à peine habillé de la robe flottante que déjà, sans qu'il s'en doute encore, le déguisement s'est emparé de lui. Sous prétexte de rectifier sa coiffure, son costume, Dionysos le touche au front, à la taille, aux pieds, assurant son pouvoir par ces contacts magiques. Le dieu des instincts déchaînés tient à sa merci celui qui s'est cru supérieur à eux, alors qu'il est habité par une lubricité secrète et hypocrite.

Penthée court au Cithéron où sa mère Agavé, aveuglée par le dieu, le déchire de ses mains, croyant tuer un jeune lion. Elle revient, fière de sa prouesse, portant bien haut la tête sanglante de son fils, et elle exhibe triomphalement l'affreux trophée aux Ménades lydiennes. Pendant leur dialogue hagard, Cadmos rentre, désespéré, ramenant des gorges de la montagne le cadavre lacéré de son petit-fils. Comme Amphitryon réveillait Héraclès, le vieil homme ramène sa fille à la conscience et à la réalité. Voilà refait en sens inverse le chemin qui avait conduit Penthée vers la folie. L'incantation et le retour à la raison ont la même implacable sûreté. Il reste à la mère de pleurer son fils mort⁵. »

Mais reprenons les deux moments-clés du drame. Tout d'abord, celui où Penthée, victime de ses pulsions scopophiliques, tombe la tête la première dans le piège tendu par Dionysos. À la question du tentateur : « Et qu'est-ce qui te jette en un désir si violent ? », Penthée répond naïvement : « Je voudrais m'indigner du spectacle de leur ivresse. » En écho funèbre, le chœur quelques instants plus tard répond : « Rage, prête-nous tes chiennes rapides, fais les courir vers la montagne où dansent les filles de Cadmos, excite-les contre cet homme en habit féminin, ce furieux qui vient épier les Ménades⁵ ! »

À la manière des Erynies qui flairent chez Oreste le sang du matricide, les chiennes ici évoquées vont dépister l'arrogant au moyen de l'organe des sens le plus infallible : l'olfaction.

5. *Ibid.*

« Mon génie est dans mes narines⁶. »

Mais une autre modalité sensorielle va aussi contribuer, littéralement, à la chute de l'arrogant. Ce dernier a été placé par Dionysos au sommet d'un arbre géant.

« L'arbre se redresse tout droit vers le ciel, portant le maître assis à son faite, où il était vu des Bacchantes mieux qu'il ne les voyait⁷. »

Le renversement de la scène scopophilique s'accompagne d'une scène de mégalomanie inversée. Comme le Lucifer du *Paradis Perdu* de Milton, Penthée est ici entraîné instantanément dans l'abîme, mais contrairement à celui-ci, il ne trouvera aucun royaume au fond de cet abîme, où il puisse régner en Satan. Le déni omnipotent s'achève en catastrophe.

Comme le remarque Bion à nouveau :

« Chez certains patients, le déni d'un emploi normal de l'identification projective provoque un désastre par suite de la destruction d'un lien important. L'instauration d'un surmoi primitif qui interdit l'emploi de l'identification projective fait partie intégrante de ce désastre. La clé de ce désastre est fournie par l'émergence de références très isolées à la curiosité, à l'arrogance et à la stupidité. »

Lorsque Dionysos arrive dans la cité thébaine où règne son cousin Penthée, il ne lui veut initialement aucun mal. Il est même peut-être prêt à lui proposer un *gentleman's agreement* sur le modèle de ceux qui régissent les rapports entre les dieux et les hommes. Par son refus arrogant de toute identification avec ce cousin qui l'inquiète, Penthée se jette dans la gueule du loup. Lui qui, comme certains veulent le faire aujourd'hui encore en voulant forclorre la psychanalyse⁸, pensait pouvoir abolir le pulsionnel par décret, se retrouve précipité dans un déferlement pulsionnel écrasant, dont l'issue mortelle est inéluctable.

Francis DROSSART

francis.drossart@sfr.fr

BIBLIOGRAPHIE

BION, W.R., (1963), *Éléments de la psychanalyse*, tr. fr., Paris, PUF, 1979, coll. Bibl. de psychanalyse.

BION, W.R., (1967), *Réflexion faite*, tr. fr. Paris, PUF, 1983, coll. Bibl. de Psychanalyse.

DROSSART, F., « Actualité des *Réflexions sur l'Orestie d'Eschyle* par Melanie Klein »,

6. Nietzsche, *Ecce Homo*.

7. Euripide, *Les Bacchantes*, v. 1074-76.

8. La liste en serait trop longue !... (cf. notamment l'ouvrage de Gori R., *op. cité*).

Psychiatrie Française, 1990, 4, p.79-82.

DROSSART, F., *Les lois de Nuremberg*, Paris, La Pensée vagabonde, 2014.

DROSSART, F., « Le déni omnipotent », *Topique* n°127, La pensée kleinienne, décembre 2014.

EURIPIDE, *Les Bacchantes*, in *Tragiques Grecs*, Euripide, tr. fr. Paris, Gallimard, 1962, coll. NRF, Bibl. de la Pleïade.

FREUD, S., (1900), *L'interprétation des rêves*, tr.fr. *Œuvres Complètes IV*, Paris, PUF, 2004.

FREUD, S. (1905), *Trois Essais sur la théorie sexuelle*, tr.fr. in *Œuvres Complètes VI*, Paris, PUF, 2006.

FREUD, S. (1908), *Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans*, tr. fr. in *Œuvres Complètes IX*, Paris, PUF, 1998.

FREUD, S. (1915), *Deuil et mélancolie*, tr. fr. in *Œuvres Complètes XIII*, Paris, PUF, 1988.

GEISSMANN, C., « La destructivité à travers le conte des trois petits cochons », *Journal de la Psychanalyse de l'Enfant*, n°39, La destructivité, 2007.

GORI, R. ET DEL VOLGLO, M., *Exilés de l'intime, La médecine et la psychiatrie au service du nouvel ordre économique*, Paris, Denoël, 2008.

KLEIN, M., (1940), *Le deuil et ses rapports avec les états maniaco-dépressifs*, tr. fr. in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1968, coll. Bibliothèque de Psychanalyse.

MELTZER, D., (1992), *Le claustrum*, tr. fr. Larmor-Plage, éd. du Hublot, 1999.

MIJOLLA-MELLOR, S. de, *Le besoin de croire*, Paris, Dunod, 2004.

MIJOLLA-MELLOR, S. de, *Au péril de l'ordre*, Paris, Odile Jacob, 2014.

NIETZSCHE, F., *La Naissance de la tragédie*, tr. r. in *Œuvres Philosophiques Complètes*, Paris, Gallimard, coll. NRF.

NIETZSCHE, F., (1874), *Ecce Homo*, tr. fr. in *Œuvres Philosophiques Complètes*, Paris, Gallimard, 1974, coll. NRF.

QUINODOZ, J-M., *À l'écoute d'Hanna Segal, sa contribution à la psychanalyse*, Paris, PUF, 2008.

RESNIK, S., « Le narcissisme destructeur », *Journal de la Psychanalyse de l'Enfant*, n° 39, La destructivité, 2007.

ROSENFELD, H., (1965), *États psychotiques*, tr.fr. Paris, PUF, 1976, coll. Le Fil Rouge.

SEGAL, H., *Yesterday, Today and Tomorrow*, London, Routledge, 2007, coll. The New Library of Psychoanalysis.

WINNICOTT, D.W. (1935), *La défense maniaque*, tr. fr. in *De la Pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1983, coll. Petite Bibliothèque de Psychanalyse.

Francis Drossart – *Ordre et arrogance dans la tragédie les Bacchantes d'Euripide*

Résumé : La tragédie des *Bacchantes* d'Euripide, à travers le personnage de Penthée, ce roi puritain et obsessionnel qui refuse de célébrer le culte de Dionysos, illustre les méfaits de l'arrogance, celle-ci s'abritant sous le couvert du maintien de l'ordre. Forme particulière de cette *Hubris* particulièrement redoutée des Grecs, l'arrogance du personnage repose sur un déni omnipotent des forces pulsionnelles, qui se présentent à lui sous la forme du dionysiaque.

Mots-clés : Pulsion – Déni – Obsessionnalité – Arrogance.

Francis Drossart – *Order and Arrogance in Euripides's Tragedy The Bacchae*.

Abstract : Euripides's tragedy *The Bacchae*, stages a puritanical and obsessive king named Pentheus who refuses to celebrate the cult of Dionysus and in so doing embodies the vice of arrogance, presented in the play as a pretext for maintaining law and order. As an expression of the hubris so dreaded by the Greeks, Pentheus's arrogance is rooted in an all powerful denial of drives, made manifest to him here in Dionysian form.

Key-words : Drive - Denial - Obsessiveness - Arrogance.